

## La descente

*Que de lumineux souvenirs de ce temps-là. La descente du bétail était invariablement le 1<sup>er</sup> ou le 2 octobre. Ce jour-là on montait au chalet de bonne heure le matin. Souvent on croisait les chasseurs et leurs chiens déjà sur les pâturages.*

*Nous, les gamins, notre premier travail était de dépendre et descendre les grosses clochettes du galetas à l'écurie. Les hommes ensonnaillaient dans le vacarme des vaches bramant leur impatience.*

*Vers les 10 heures, on les détachait et c'est au galop que les bêtes s'élançaient vers le Chalottet et le Haut-des-prés où on les faisait passer dans les champs.*

Samuel RoCHAT, Jules de L'Épine, tome premier, 1997, pp. 44-45.

Si la montée offre un joli lot de clichés, par contre la descente, tout au moins en ce temps-là, se faisait plus discrète, et donc elle ne donnait pas lieu à de grands transports ni à la présence d'un photographe. La descente est donc peu illustrée pour ce qui est de l'ancien temps.



Une exception, Auguste Reymond témoigne de la descente de Justin du Solliat au Rocher (Brassus).

## **Une descente au Marchairuz un samedi 7 septembre.**

L'herbe est devenue plus rare sur les alpages, à cause de ce sec du mois d'août et du début de septembre, encore que cela facilita grandement la fin de la saison où le bétail était si bien, dehors, quand on le voyait couché dans l'herbe, paisible, presque béat de bonheur. Il fallut en conséquence redescendre un plus tôt. Afin que les bêtes, avec cette herbe devenue un peu trop courte et surtout très dure, ne perdent trop de lait. Tout au moins s'agit-il ici des vaches laitières encore productives, tandis que les tarries resteraient plus longtemps à l'alpage, qui pourraient toujours trouver à se nourrir. On les voyait alors, sur l'entier du pâturage et non plus dans un parc donné, aller et venir pour chercher l'herbe qui leur convient le mieux. Et celle qu'elles apprécient, c'est bien encore la plus courte, qui a quelque peu repoussé et qu'elles s'obstinent à brouter jusqu'à la racine. La plupart du temps près des chalets, où sur ces grands et beaux plans où elles ont l'habitude d'aller et où aussi elles trouvent le meilleur endroit pour se reposer. Elles sont comme ça, les bêtes, elles ont non seulement leurs habitudes, mais aussi leurs endroits de la pâture où l'on pourrait croire qu'elles ont décrété que c'est le plus joli coin du monde !

Mais ces autres, les laitières, afin qu'elles gardent encore un peu de lait, que la production ne tombe pas à zéro, on avait décidé de les ramener en plaine. Et dans cette famille d'amodiateurs, pour les belles laitières, on n'utilisait pas le camion, on les descendait à pied. On venait de l'un des chalets de cette partie sud du Mont-tendre pour rejoindre tôt la route du Marchairuz, et ensuite hardi petit, on se lançait dans l'arène, c'est-à-dire que l'on commençait la descente, endroit où après les petits chemins tranquilles de la montagne, il fallait désormais redoubler d'attention, à cause de la circulation matinale. Il faisait encore frais, et l'on respirait le bon air de cette altitude auquel se mêlait l'odeur forte du bétail.

On s'était préparé longtemps à l'avance, là-bas au chalet que l'on allait abandonner. Non pas définitivement, il faudrait venir contrôler ces tarries, mais partiellement. Et voilà, on n'y passerait plus autant de temps et surtout l'on n'y dormirait plus, puisque le matin, pour la traite, désormais cela se passerait en plaine. On avait bichonné ces superbes bêtes, on leur avait mis ces belles cloches que l'on tient en réserve sur une longue perche, devant le chalet, avec des courroies superbes et des bouquets que les dames ont confectionnés avec patience et délicatesse. Cette année, tiens, on avait opté pour des roses de papier crêpe d'un bleu délicat. Les bêtes n'en auraient que plus de classe. Et toute la famille, les deux petites, et les connaissances et ces rappedons qu'il y a toujours dans cette désalpe, comme aussi quand il s'agit de montées, était venue pour cette grande occasion. On s'était habillé, mes amis, du mieux qu'on avait pu. Non en termes de complets du dimanche, mais de ces beaux vêtements de la montagne, vous savez, ces brodzons, ces mandzons, et surtout ces belles chemises bleues à edelweiss qui sont désormais devenues le nec plus ultra de la profession de berger

et d'amodiateur. Elles ont tellement de succès d'ailleurs, celles-là, qu'un peu tout le monde désormais les endosse, même les farfelus qui n'ont rien à voir avec l'alpage. Et bien entendu ces lutteurs, les défenseurs de la Patrie, qui viennent de se disputer du côté de la Suisse allemande le titre si envié de roi de la lutte. Et c'était à prévoir, une fois encore, c'est un Bernois qui l'a remporté, un colosse auprès duquel, pôvr'ami, toi, tu n'es rien qu'un gringalet, un guignol. Un minable, pour tout dire ! Mais comme c'est un simple, celui-là, le vainqueur, une âme forte et tranquille, il ne regardera jamais personne de haut.



Mais eux, les bergers, les parents, les accompagnateurs, ils n'étaient pas si maigrichons que ça, et surtout ils avaient belle allure dans leur tenue d'alpage, la poche à sel passée en sautoir. On pouvait non seulement les admirer, mais aussi les envier, eux qui vivaient ce que l'on nomme le temps vrai, qui est celui où l'on entend toutes ces sonnailles et que l'on accompagne le troupeau d'un bon pas. Lorsqu'on les avait rencontrés sur la route, ils étaient devant, ils bouchonnaient ! Et ils allaient d'une belle allure, vraiment, tous, et même la petite qui était la première et marchait d'un pas assuré avec sa canne, fière comme elle ne l'avait peut-être jamais été.

- C'est moi qui commande, ici, pouvait-elle peut-être se dire. Et rien ne nous empêche de croire que ce n'est pas vrai !

Pour ce qui est de sa petite sœur, ma foi, elle avait déjà calé, si bien que son papa l'avait mise sur ses épaules. Mais qu'était-ce que ce poids plume pour un homme habitué aux machines, au bétail, et pour lequel l'effort n'est rien ? Et elle était bien, là-haut, cette gâtionne, elle embrassait le monde à la manière d'une petite princesse des pays chauds, plutôt du côté de l'orient, installée dans la cabine

de son éléphant ! Elle voyait les siens devant, les amis derrière, et puis toutes ces bêtes magnifiques qui ne renâclaient pas à descendre, puisqu'elles allaient retrouver une herbe plus grasse au pied du Jura, on ne sait pas trop où, dans l'une de ces grandes fermes qu'il y a là-bas et avec une surface de terrain autour, mes amis, à vous rendre jaloux tous les paysans de la montagne avec lesquels on entretenait pourtant de solides relations d'amitié. Car à chacun ses problèmes, en somme, et il n'y a pas rien que la surface qui compte. Il y le goût du travail bien fait, des choses propres en ordre, et surtout cet amour immodéré de la terre qui prend d'autant plus d'importance que celle-ci, ici, ailleurs, partout, on la massacre aujourd'hui sans état d'âme, comme si quand il n'y en a plus, il y en a encore !



Il était assez modeste à vrai dire, ce troupeau, puisque partagé par la moitié, l'une restée à l'alpage, l'autre descendant le Marchairuz en y laissant sa trace par de grandes coulées de bouse que les voitures suivantes étaleraient sur une bonne largeur. Mais il était si beau, si émouvant, avec ses belles cloches, ses bouquets. Un troupeau que dirigeait donc cette petite demoiselle, avec les hommes juste derrière elle. Et cette charmante petite personne, pleine de caractère déjà, s'était habillée à la perfection dans une jolie et longue robe de circonstance, et qui usait ce jour-là de sa démarche la plus fière et la plus assurée, l'autre, vêtue de même, se réjouissant d'être toujours positionnée haut sur les solides épaules de son papa.

Et ce son des cloches, qu'il est formidable, et combien parfois, quand l'on est dans ces périodes de profonde nostalgie, il sait vous mettre des larmes dans les yeux.

Allez, c'est un grand jour malgré que ce ne soit que la descente, et que celle-ci ne peut ni ne pourra jamais avoir cette joie que l'on trouve à la montée et alors que la saison commence, et que l'on peut toujours souhaiter celle-ci heureuse et pleine de satisfactions. Un grand jour quand même, donc. Parce que l'on est content que la période d'estivage se soit bien déroulée, et cela malgré un printemps pourri où il plut quasi tous les jours pendant des semaines, on croyait même que le soleil, il était mort et qu'il ne reviendrait jamais. Parce qu'aussi l'on est très fier de son bétail que l'on soigne au piccolo et que l'on a apprêté comme pour une présentation au Comptoir suisse, celui-ci d'ailleurs ne devrait pas tarder, et qui sait si quelques-unes de ces bêtes n'iront pas y faire un tour ? Parce que l'on est heureux, et à un point tel que vous ne pouvez l'imaginer, à cause que l'exploitation se fait en famille, que tout roule, et que surtout il y aura la suite pour reprendre, pas que ce monde, une fois que l'on ne sera plus, ne s'écroule.

Nous avons passé le troupeau qui est resté loin derrière nous. Plus de deux heures plus tard, en sens inverse, on l'a retrouvé qui n'avait pas fini de franchir le col. Une seule réponse à cette situation intrigante. L'on s'est reposé en route. L'on a mis le troupeau dans un bout de pâturage de proximité pour qu'il se reprenne et s'abreuve. Et les autres, ils se sont installés un peu en bordure de la forêt, pour se reconstituer d'un solide déjeuner et boire un verre. Comme ils devaient être bien, entre eux tous. Comme, oui, ils pouvaient être heureux. Et comme surtout, il est beau, ce coin de pays que l'on distingue assurément parmi les arbres, avec les Alpes qui le dominant et lui font une couronne blanche que l'on qualifiera d'immaculée.



